

# Le solutionnisme comme foi

**Q**uel moteur, pour expliquer l'immense succès des entrepreneurs de la Silicon Valley? La soif de pouvoir et d'argent, certes. Mais pas seulement. Leur rage d'emprise sur le monde vient d'autre chose, d'un principe puissant: le solutionnisme. Programme industriel, marketing et philosophique, le solutionnisme est l'affirmation qu'à tous les problèmes de l'humanité il existe une solution technologique. Et même, au-delà, que l'intelligence artificielle, internet et les robots vont débarrasser nos existences de toute difficulté et imperfection pour les emmener vers une continuelle amélioration. Finis, bientôt, le flou et les errements historiques: les algorithmes piloteront le progrès de l'humanité à la place du jeu démocratique et de la confrontation des idées.

Mais plus profondément qu'un programme, pour les entrepreneurs de la Silicon Valley, le solutionnisme est devenu une foi. «On ne se réveille pas avec comme objectif principal de gagner de l'argent» déclare Mark Zuckerberg, fondateur de Facebook. Ce qui le meut, affirme-t-il, a une autre ampleur: «c'est le désir de résoudre des problèmes au niveau global». Impossible de masquer cette dimension: les Américains ont depuis toujours été très attachés à des systèmes de croyances fortes.

On ne saisit pas assez en Europe la dimension utopique qu'il y a dans l'esprit américain en général et dans l'extraordinaire motivation de la Silicon Valley en particulier. Loin d'être réductible à un utilitarisme, ou à un consumérisme fruste, le solutionnisme est un système philosophico-religieux complet, où la technologie joue un rôle totémique. Elle représente ce par quoi le magique peut advenir. A la différence de l'utopie des Lumières, celle qui a porté la foi dans le progrès pendant deux siècles et qui s'est essoufflée au début du nôtre, ce n'est plus le savoir qui va sauver l'humanité, plus la connaissance qui va faire façon de toute violence et irrationnel. Non, c'est la technologie, seule capable de sortir l'humain de son imperfection.

Cette mission simili-théologique permet de convaincre les collaborateurs des GAFAs que leur job ne consiste pas simplement à piéger les consommateurs en ciblant malgré eux leur personnalité. Les investisseurs eux-mêmes, explique Evgeny Morozov,<sup>1</sup> ont la «sensation de travailler au sein d'une ONG humanitaire», de «s'enrichir tout en sauvant le monde». Dans notre Europe plus sceptique, nous réagissons aux avancées

des GAFAs avec des motivations stratégiques et économiques. Mais ce genre de finalité reste bien plus faible que la foi. Ne pas la partager aussi puissamment et naïvement que les Américains, c'est notre faiblesse (économique) en même temps que notre force (morale).

Pour le solutionnisme, il n'existe qu'une seule sorte de problèmes dans le monde: ceux qui ont une solution technologique. Et le raisonnement vaut aussi à l'inverse: tout ce que la technologie peut résoudre apparaît ipso facto comme un problème. Ainsi, l'oubli, la non-transparence, l'incohérence deviennent des problèmes simplement parce que nous avons la mémoire électronique, les réseaux de données et l'intelligence artificielle pour les éliminer. Avec cette approche, aucune analyse philosophique n'est nécessaire. Et la méthode marche non seulement pour les problèmes individuels, mais aussi pour ceux du monde entier, des institutions, des Etats, allant de la pauvreté à la violence, en passant par les guerres et la pollution. Le réchauffement climatique? Le solutionnisme imagine des systèmes de geo-engineering ou instaurant de bons incitatifs grâce à la transparence des comportements. Ce vaste problème, cette révoltante faiblesse de la biologie humaine qu'est la mort? La foi technologique a comme réponse le transhumanisme, qui annonce pour bientôt l'amortalité.

Attention: tout cela n'est pas que science-fiction. Nous devons, affirme Morozov, envisager la possibilité que la Silicon Valley arrive à réaliser une partie de ses projets. Le danger n'est donc pas que les solutions échouent. Mais plutôt qu'elles réussissent et qu'elles imposent une forme d'usurpation: qu'en cherchant à résoudre le problème, le solutionnisme «le torde d'une façon si lamentable et inhabituelle qu'au moment d'en venir à bout, il soit devenu une tout autre chose».

Il faut donc s'interroger sur la finalité de la démarche. Qu'y a-t-il à l'horizon de l'efficacité, de la transparence, de la perfection? Un monde de progrès, peut-être, mais où les véritables problèmes, virtuellement disparus, subsisteront à la manière de fantômes, venant hanter un bonheur devenu produit contrôlé.

L'actuelle discussion sur les solutions pour maîtriser l'augmentation des coûts de la santé a une forte tendance au solutionnisme. Par manque d'investissement intellectuel et d'intérêt pour la complexité de la médecine et des soins, les politiques imaginent des «solutions». Des actions simples: trancher dans le Tarmed, brandir de grands principes dénués de subtilité, augmenter la concurrence. Mais le véritable problème n'a pas de réponse. La médecine est en crise et le sera toujours. Elle doit donc être

pensée dans ses limites humaines, les tendances à exagérer des uns, à en vouloir toujours plus des autres, et l'irréductible fouillis des désirs, besoins et paradoxes des humains face à leur santé. L'investissement proprement religieux de certains patients dans la technique médicale, le besoin d'autres de gaspillage pour avoir le sentiment d'exister, ou la simple volonté d'en vouloir pour son argent. Tout cela est humain, comme l'est l'imperfection des médecins, qui agissent en suivant des idéaux mêlés d'intérêts multiples.

La durabilité du système impose une réforme continue, c'est évident. Mais une réforme intelligente, qui repense sans cesse les fondements, reconfigure les incitatifs selon des valeurs et surtout s'intéresse aux individus réels plutôt que de les considérer comme des robots. Cessons de croire que le système va recevoir une «solution». Il n'existe pas de façon idéale, solutionnante, de concevoir le système de santé.

Lorsque le solutionnisme apporte une solution, elle est de l'ordre de la performance, de l'efficacité, de la transparence, mais pas de l'humanité, de la culture ou du sens de l'existence. Le véritable problème du solutionnisme «n'est pas qu'il soit intelligent, mais qu'il ne le soit pas suffisamment», écrit Morozov. Il n'est pas non plus dans le fait d'utiliser la technologie, mais dans le manque de sérieux mis à réfléchir à son rôle et à sa puissance. La technologie est capable de faire de l'homme un moyen. Mais qu'est-ce qui, en lui, résiste, ou doit être protégé? En quoi est-il une fin, non améliorable par la technologie?

Dans un environnement devenu parfaitement transparent, capable de détecter les déviations avant qu'elles ne se produisent, comment les humains pourraient-ils encore construire un sens? Sans problèmes, sans imperfections, «toute contestation devient non seulement impossible, mais également inconcevable», remarque Morozov.

Plutôt que d'éradiquer les imperfections, il faut les aimer. Accepter une métaphysique non de la perfection, mais de l'erreur. «La vie est enroulée autour de l'erreur», disait Georges Canguilhem, pour rappeler que l'évolution se fait par mutations et que les mutations apparaissent toujours comme des erreurs par rapport à la norme. Tous les problèmes ne sont pas problématiques et les véritables problèmes n'ont de réponses que complexes et partielles. Heureusement pour nous. Ouvrons les fenêtres du solutionnisme. De l'air!

Bertrand Kiefer

<sup>1</sup> Dans un livre essentiel pour la réflexion sur le solutionnisme: Morozov E. Pour tout résoudre, cliquez ici. Paris: FYP éditions, 2014.